

METZ ACCLAME LES REPRÉSENTANTS DE LA FRANCE

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.942. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

Pierre Lafitte, fondateur.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02-73.

TOUTE PERSONNE QUI

le
LUNDI
9

aura vécu
10.713

et dont
FRÉDÉRIC

DÉCEMBRE
1918

JOURS
EXACTEMENT

est le prénom
habituel

recevra à titre gracieux, un abonnement
d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée
dans nos bénéfices de 1919.

LES JOURNÉES RÉVOLUTIONNAIRES DE BERLIN



EBERT ET MOLKENBUHR



LA PRÉSIDENTIE DU COMITÉ DES OUVRIERS ET SOLDATS



LIEBKNECHT PARLE

Le sang coule à Berlin, à la suite du coup de force monté contre le Conseil exécutif des ouvriers et soldats, présidé par M. Brutus Molkenbuhr, dont voici la silhouette à côté de celle d'Ebert, le chef du gouvernement. La photo du milieu représente, en

séance, le bureau de l'assemblée des ouvriers. De gauche à droite : Richard Muller Molkenbuhr, Stampfer et Daumig, les présidents et vice-présidents. A droite, Liebknecht chef des extrémistes, harangue ses partisans rassemblés au champ de Tempelhof.

LA VISITE DU ROI GEORGE AUX RÉGIONS DU NORD



AU QUESNOY. — LA POPULATION ATTEND L'ARRIVÉE DU ROI



A MAROILLES. — LE SOUVERAIN EST ACCLAMÉ PAR SES SOLDATS



A MAROILLES. — RÉCEPTION PAR LA MUNICIPALITÉ ET LES VÉTÉRANS
Poursuivant infatigablement son pèlerinage à travers les champs de bataille du Nord où ses armées se sont couvertes d'une gloire impérissable, le roi George V a été accueilli sur son passage par d'enthousiastes manifestations. Les photos de notre envoyé spécial



A MAROILLES. — DES ENFANTS OFFRENT AU ROI DES GERBES DE FLEURS
montrent l'empressement apporté par les populations libérées à témoigner leur reconnaissance au chef de la nation alliée. De leur côté, les troupes britanniques accourues de toutes parts sur le parcours royal ont fait à leur souverain une émouvante réception.

LA SITUATION A BERLIN

LE GROUPE SPARTACUS N'EST PAS ECRASE

LES INQUIETUDES DE EBERT-HAASE

On se demande si la journée d'hier n'a pas été critique.

L'agence Wolff a tenu à donner un récit officiel des événements de Berlin. Ce récit est naturellement très favorable au gouvernement Ebert-Haase et il convient de le lire à cet égard avec une certaine circonspection. Il ressort de cette relation gouvernementale et des renseignements qui sont parvenus d'autre part que les incidents ont commencé dans la journée du 6 décembre par la tentative des soldats fidèles au pouvoir pour prévenir un coup de force du groupe Spartacus.

Ces soldats auraient donc agi de leur propre mouvement en arrêtant les membres du comité exécutif socialiste et en proclamant Ebert comme président de la République. Ebert a d'ailleurs décliné ce titre et déclaré qu'il ne pouvait prendre de pouvoirs que ceux qui lui seraient légalement accordés.

Mais la journée de vendredi n'a rien terminé. Le groupe Spartacus n'est pas écrasé. Il poursuit sa propagande et multiplie les appels à la grève générale, sans compter qu'il possède des mitrailleuses et des autos blindées.

Samedi, les extrémistes ont tenu à leur tour à prouver leur existence et à montrer leurs forces, en organisant une grande manifestation. La journée s'est passée en cortèges menaçants et en cris violents. Mais l'on se demande si le dimanche n'aura pas été plus critique.

Le gouvernement Ebert-Haase se le demandait aussi et laissait percer ses inquiétudes. Sans doute l'arrestation des membres du comité exécutif l'avait contrarié, car, après les avoir fait relâcher, il s'est mis en rapports avec eux. Ebert cherche évidemment une conciliation avec l'extrême gauche. Mais la conciliation retarde peut-être déjà sur les événements. Ebert pourrait encore avoir besoin de faire appel à cette « garde républicaine », forte de 10.000 volontaires, qui vient de se former et qui s'est mise à la disposition de la commandantur. — J. B.

La version officielle

Zurich, 8 décembre. — L'agence Wolff donne la version suivante des événements de Berlin :

Des désordres ont eu lieu à Berlin dans l'après-midi du 6 décembre par suite de la rencontre au même moment et au même endroit de manifestations de troupes fidèles au gouvernement avec des gens du groupe Spartacus. Un détachement assez important de fusiliers de la garde et de renégats d'autres régiments a entouré entre 4 et 5 heures la Chambre des députés, où le comité exécutif s'est installé, et a déclaré que les membres du comité étaient en état d'arrestation. Puis les troupes se rendirent en face du palais du chancelier. Le commissaire du peuple Ebert fut saisi par Spiro ; le chef des soldats, par une allocution qui se termina par la demande que le comité exécutif n'intervienne plus dans la machine gouvernementale et ne puisse plus exercer sa contrainte sur le gouvernement. Ebert, fut-il déclaré, devait assurer la présidence de la nouvelle république sociale allemande, appuyé sur la force armée et sur la volonté de toute la nation. Le commissaire du peuple Ebert répondit :

« Nous sommes en présence des effroyables difficultés que la guerre et les conditions d'armistice ont imposées à notre peuple. Nos conditions économiques sont la base fondamentale de notre résistance. Notre vie économique sera plus gravement menacée encore si l'on se livre à des mesures arbitraires dans les exploitations, au détriment final de la classe ouvrière. Nous voulons exécuter notre programme social, non pas par des expériences séparées, mais dans le cadre de la législation nationale. Une seule et unique volonté doit être solidement fixée dans les mains du gouvernement. Nous nous sommes toujours efforcés de travailler en commun avec les comités d'ouvriers et de soldats, dans la main desquels se trouve la force. Nous nous sommes aussi mis d'accord avec le Comité exécutif de Berlin. Quand il y avait vraiment des différends, personne en aucun cas ne devait intervenir du dehors. Vous devez vous en remettre à nous de cela. »

« Quand vous demandez maintenant tumultueusement la convocation de l'Assemblée nationale, n'oubliez pas que vos camarades sont encore en train d'effortier leur marche de retraite et qu'eux, qui ont partagé avec vous toutes les souffrances de la guerre, veulent aussi voter. »

« Prenez patience jusqu'à la session des C.O.S. allemands, le 14 décembre, qui doit décider sur la date de convocation la plus rapprochée possible techniquement de l'Assemblée nationale. Je vous exhorte aujourd'hui à conserver la plus grande discipline et à former une troupe bien unie sous une direction unique, qui soit la base de la force sur laquelle l'avenir et le bonheur de l'Allemagne puissent être rétablis à nouveau, au sortir du gouffre d'une chute soudaine. Vous devez être l'appui d'une nouvelle et libre Allemagne, dont la stabilité ne doit être mise en péril par personne. Vive la jeune République sociale d'Allemagne ! »

Ces paroles furent suivies d'un tonnerre d'applaudissements. Après quelques autres courtes allocutions, Spiro adressa au commissaire du peuple Ebert la question suivante :

« M. Ebert a été maintenant proclamé président de la République allemande. Accepte-t-il cette proclamation, oui ou non ? »

Le commissaire du peuple répondit :

« Camarades et compagnons, je ne puis accepter cette nomination, et ne veux l'accepter sans avoir au préalable conféré avec mes amis dans le gouvernement. C'est là une question de haute importance dont la décision repose uniquement dans les mains du Conseil des commissaires du peuple. »

« M. Ebert a été maintenant proclamé président de la République allemande. Accepte-t-il cette proclamation, oui ou non ? »

Le commissaire du peuple répondit :

« Camarades et compagnons, je ne puis accepter cette nomination, et ne veux l'accepter sans avoir au préalable conféré avec mes amis dans le gouvernement. C'est là une question de haute importance dont la décision repose uniquement dans les mains du Conseil des commissaires du peuple. »

OBESITE
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LA VISITE OFFICIELLE AUX PROVINCES RETROUVÉES

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE FÊTE LA DÉLIVRANCE DE L'ALSACE-LORRAINE

A Metz, MM. Poincaré, Clemenceau, les membres du Cabinet et du Parlement, les ambassadeurs de l'Entente, les commandants en chef des armées alliées sont reçus avec enthousiasme par la population.

LE BATON ÉTOILÉ EST REMIS AU MARÉCHAL PÉTAIN

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Metz, 8 décembre. — Aucun spectacle au monde ne saurait égaler pour la haute qualité de l'émotion qu'il provoque celui que toute une foule vient d'admirer à travers le voile de larmes tendu sur tous les yeux. S'il est des heures où le scepticisme des plus endurcis perd ses droits, nous venons de vivre une de ces heures-là. Depuis la gare de Metz jusqu'à l'esplanade dégarnie de ses jeunes impérialistes par une population libérée et vengeresse, les coiffes blanches des petites Lorraines et leurs tabliers qui font sur le bleu horizon des uniformes de nos soldats des taches claires et violentes s'alignent sans solution de continuité ; toutes les lèvres sont fleuries de sourires, et la grande cité lorraine semble peuplée d'une masse de petites Charlotte Corday qui, la cocarde tricolore au bonnet, viennent de libérer leur pays !

Brusquement, derrière la haie armée et fleurie, les têtes, d'un même geste, se découvrent, tandis que les cœurs se tendent et que les paupières battent. Le premier coup de canon vient de tonner, la première note de la Marseillaise vient de retentir. M. Poincaré et M. Clemenceau descendent du train officiel et le maréchal Pétain les rejoint. L'émotion de M. Poincaré, du Lorrain Poincaré, est intense. Il ne peut contenir ses larmes. Il y parviendra moins encore quand les mains vont se tendre vers le groupe qu'il forme avec M. Clemenceau dans l'officielle daumont, qui prend des allures de char de victoire. C'est sous une pluie de fleurs que les deux hommes vont arriver jusqu'à l'esplanade, devenue la place de la République. C'est dans une brassée de coiffes blanches qu'ils vont s'avancer à pied jusqu'à la tribune où se trouvent : le maréchal Foch, le maréchal Joffre, le général Gouraud, le général Pershing, le maréchal sir Douglas Haig, le général italien Albrici, le général belge Gillain, le général polonais Haller et un colonel tchéco-slovaque.

Une immense clameur monte. Elle enveloppe la statue du maréchal Ney, qui semble présider cette prodigieuse cérémonie. Le maréchal Pétain vient de s'avancer, il est au port d'armes devant le président de la République et le président du Conseil, sur la vaste esplanade. M. Poincaré, d'une voix forte et claire, jette jusqu'à la foule immobile et muette les mots d'une harangue hautaine et émouvante, mots qu'il scande en brandissant, sous le ciel gris, le bâton bleu semé d'étoiles d'or qu'il va remettre au nouveau maréchal :

Monsieur le maréchal,

Vous m'avez dit, il y a peu de jours, que vous éprouviez une grande fierté à recevoir les insignes de votre dignité nouvelle dans cette ville de Metz dont l'héroïsme des troupes placées sous votre haut commandement a préparé et assuré la délivrance.

C'est, en effet, pour les armées françaises, une magnifique et légitime récompense, que le bâton de maréchal puisse être remis à leur chef dans cette glorieuse cité que nous avons si longtemps pleurée et qu'elles ont rachetée de leur sang.

Lorsque, tout récemment, j'ai eu le plaisir d'applaudir à votre poitrine la médaille militaire, je vous ai remercié, au nom du gouvernement de la République et du peuple français, de la large part que vous avez eue dans les succès déjà remportés à cette date sur le front de combat, et j'ai exprimé le confiant espoir que j'aurais bientôt à vous féliciter de victoires décisives.

Vous et vos armées, vous avez rapidement répondu à l'appel de la France. En quelques semaines, vous avez refoulé, talonné, bousculé l'ennemi, jusqu'à ce qu'il fût forcé de demander grâce.

Vous avez obtenu du soldat français tout ce que vous lui avez demandé. Vous l'avez compris, vous l'avez aimé, et il vous a rendu en obéissance et en dévouement tout ce que vous lui donniez en sollicitude et en affection.

L'illustre enfant de Metz qui fut autrefois, lui aussi, maréchal de France, s'est signalé dans son commandement et dans son administration

par son désintéressement et son esprit d'humanité. Les vertus de Fabert ont été les vôtres : la sagesse, la méthode, le souci de veiller constamment au bien-être des groupes, la volonté de sacrifier au salut du pays toutes considérations d'amour-propre et tout intérêt personnel.

Monsieur le maréchal Pétain, recevez du gouvernement de la République, en présence de



LA STATUE DU MARÉCHAL FABERT

vos aînés le maréchal Joffre et le maréchal Foch, l'honneur que l'ancienne monarchie française a conféré jadis au maréchal Fabert. Vous êtes dignes de votre devancier.

M. Poincaré s'est tu. A présent, il s'approche de l'homme de Verdun. Il lui tend les bras, et tous deux échantent un baiser dont ils garderont un éternel souvenir.

On applaudit, on crie, on acclame, surtout on pleure. Le maréchal Pétain pleure, le président pleure, et le Tigre : une larme tombe de ses yeux noirs si vifs et si clairs dans sa moustache de grognard. M. Poincaré le regarde un moment, il ouvre les bras et les deux hommes se jettent au cou l'un de l'autre en pleurant. Tous, tous sans exception, nous pleurons dans un grand frémissement.

Maintenant, c'est le défilé. On joue la Marseillaise, Sambre et Meuse, puis la Marche lorraine, et avec une surprise infiniment douce nous entendons des voix jeunes, des voix limpides qui détaillent les paroles, sans une faute. Ce sont les petites Lorraines qui chantent ce chant si français, les petites Lorraines élevées par l'Allemagne !

On acclame les Américains, les fusiliers-marins, l'infanterie, les 75, l'artillerie lourde, la cavalerie, les auto-cannons, les tanks qui obtiennent — chenilles bourdonnantes — un succès triomphal.

C'est fini. Le cortège se reforme. Les deux présidents remontent dans leur voiture de fleurs. On se bouscule, on s'écroule presque pour serrer la main de M. Clemenceau et celle de M. Poincaré. Cette fois encore le Tigre s'attendrit. Mais l'abbé Lemire s'avance vers lui, et malgré son émotion le vieux luthier ne peut retenir une boutade : « Je vous nomme évêque, s'écrie-t-il », et les larmes se séchent dans un sourire, tandis que les petites Lorraines entassent dans les limousines du cortège les bouquets blancs de leurs coiffes.

M. Loucheur en a deux sur les genoux — et que la plupart des ministres s'en vont à pied encadrés par les nombreux parlementaires qui sont arrivés hier soir.

H. W.

A L'HOTEL DE VILLE

A la suite d'un déjeuner de quarante couverts, servi au salon de la gare, le pré-

sident de la République s'est rendu à l'hôtel de ville.

M. Prevel, le nouveau maire, entouré de la municipalité, lui a souhaité la bienvenue et a remercié les héros « qui se sacrifiant sans compter, ont si généreusement donné leur vie pour la défense du Droit et de la Liberté ». Il déclare notamment :

« Les Allemands avaient parlé d'un plébiscite à faire en Alsace-Lorraine. Ce plébiscite est fait ! Les soldats français qui sont entrés chez nous sont là pour en témoigner et il a été unanime pour crier à la France notre irréductible fidélité et notre indéfectible attachement. »

Le président de la République répond en ces termes :

Monsieur le Maire, Messieurs,

La France entière a tressailli d'allégresse le jour où ses troupes victorieuses sont rentrées dans Metz et ont rendu les honneurs à la statue du maréchal Fabert pour saluer en lui tout votre passé de gloire et de fidélité.

Le gouvernement de la République, qui avait hâte de fêter avec vous votre délivrance si longtemps attendue, vous remercie du splendide accueil que vous lui faites aujourd'hui et vous exprime le bonheur infini qu'il éprouve à vous voir enfin reprendre votre place restée vide au foyer de la grande famille française.

Vous sortez d'un affreux cauchemar. Metz, l'antique cité gallo-romaine, qui a gardé à travers les siècles, comme un témoignage de ses origines, son vieux nom latin : Metz, qui fut autrefois une des dignités de l'Occident contre le flot sans cesse grondant de l'invasion germanique ; Metz qui a parlé la langue romane d'où est né le français ; Metz, qui a été le royaume d'Austrasie, ont, à plusieurs reprises, choisi comme capitale ; qui, pendant tout le moyen âge, conservé ses traditions et son idiome maternel ; Metz, dont la cathédrale a été bâtie par des artistes français, dont les archives contiennent les plus anciens manuscrits français, dont les chroniques ont composé en français toutes les pages de votre histoire locale ; Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente et fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisonnière ; Metz qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était, depuis longtemps, tournée vers le roi de France, comme vers un tuteur de son choix, et qui est définitivement entrée dans la communauté française, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace, en même temps que l'Alsace.

LES POLONAIS A LA STATUE DE STRASBOURG



LE CORTÈGE TRAVERSE LE PONT DE LA CONCORDE

En vue de manifester leurs sympathies à la France, à l'occasion du retour de l'Alsace et de la Lorraine, les Polonais habitant Paris se sont rendus en cortège, par le boulevard Saint-Germain,

A LA STATUE DE STRASBOURG



A LA STATUE DE STRASBOURG

au ministère de la Guerre et à la statue de Strasbourg. Devant le monument qui arborait fièrement les couleurs de la France, des discours d'enthousiaste sympathie furent prononcés.

la-Tour, dans les visites aux cimetières, dans le culte du Souvenir français ; et quand la menace ou la violence vous empêchait momentanément de crier au monde votre haine de l'oppression et votre fidélité à la patrie, vous vous renfermiez en vous-mêmes, vous vous taisiez, mais vous espériez encore et vous gardiez intacte et immaculée, au fond de vos âmes, l'image de la France absente.

Vous ne nous avez pas oubliés, vous avez eu confiance, vous nous avez attendus. Nous, non plus, mes amis, nous ne vous avons jamais oubliés ; nous, non plus, nous n'avons jamais cessé de penser à vous. Chère ville de Metz, ton mauvais rêve est évanoui. Voici la France qui revient et qui l'ouvre les bras !

A LA CATHÉDRALE

Après la réception à l'Hôtel de Ville et le défilé des sociétés locales, M. Poincaré et tous les personnages qui l'accompagnaient ont traversé la place pour se rendre à la cathédrale.

Le vicaire général a reçu le président de la République à l'entrée de la grande nef et l'a invité à se rendre au tombeau de Mgr Dupont des Loges, héros de la fidélité à la patrie. M. Poincaré a remercié le vicaire général et a ajouté qu'il savait à quel degré le clergé lorrain avait contribué au maintien des sentiments français dans les pays annexés. Le président a fait le tour de la merveilleuse cathédrale et a déposé une gerbe de fleurs sur le tombeau de Mgr Dupont des Loges, situé dans le chœur. Pendant toute cette cérémonie, la foule contenue dans l'église n'a cessé d'acclamer la France et ses chefs et de chanter des hymnes patriotiques soutenus par les orgues et des fanfares.

Le cortège présidentiel s'est reformé dans la même atmosphère de joie populaire, au milieu de frénétiques hurrahs. Il s'est rendu au cimetière de Chambière, où le président et sa suite ont visité le monument élevé aux 500 soldats français morts dans les murs de Metz en 1871.

Ils se sont rendus ensuite à la gare, où les attendaient des trains spéciaux à destination de Strasbourg.

Le président de la République doit passer la nuit dans son train et entrer solennellement à Strasbourg à 9 h. 30 ce matin.

M. VENIZELOS A BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE GRECQUE

ATHÈNES, 6 décembre (Retardée en transmission). — La Chambre a repris ses travaux cet après-midi et cette première séance a donné lieu à une manifestation enthousiaste en l'honneur de M. Venizelos. Tous les membres du gouvernement étaient présents ; les tribunes étaient comblées et, dans le parcours de son domicile au palais de la Chambre, M. Venizelos a été l'objet de vibrantes acclamations de la part de la foule.

M. Sofoulis, président, a pris le premier la parole et a adressé les salutations de la Chambre grecque aux armées alliées et aux armées helléniques « dont l'œuvre commune a mis fin à une cruelle lutte et a amené, avec une paix victorieuse, la réalisation de l'idéal démocratique ».

« Nous saluons avec joie et avec fierté le retour de M. Venizelos, dont la présence est une garantie certaine de réalisations prochaines. Nous demandons à la Chambre de se lever et de déclarer que M. Venizelos a bien mérité de la patrie. »

Ces paroles soulevèrent des applaudissements unanimes et tous les députés défilèrent devant le président du Conseil qui, ému jusqu'aux larmes, a remercié la Chambre.

L'Espagne rappelle son ambassadeur à Berlin

MADRID, 8 décembre. — La Gazette publie un décret relevant de ses fonctions M. Polo de Barnabé, ambassadeur d'Espagne à Berlin.

La presse espagnole réclame l'expulsion du prince de Ratibor

MADRID, 8 décembre. — Un grand nombre de journaux réclament l'expulsion du prince de Ratibor, ambassadeur d'Allemagne.

Pour l'arrivée du président Wilson

M. Pams, ministre de l'Intérieur, a eu hier matin, place Beauvau, une entrevue avec des officiers américains, M. Raux, préfet de police et de hauts fonctionnaires de la police américaine.

La conférence avait pour but de régler les grandes lignes du service d'ordre qui sera établi le jour de l'arrivée à Paris du président Wilson.

Le président Masaryk visite ses troupes

M. Masaryk, président de l'Etat tchéco-slovaque, a quitté Paris hier matin, à huit heures, par la gare de l'Est, pour se rendre dans le secteur occupé par les troupes tchéco-slovaques.

SITUATIONS Brochure envoyée franco FIGUET, 53, rue de Rivoli, Paris

LES CONTES D'EXCELSIOR

INTÉRIEUR

PAR
PIERRE VALDAGNE

I
Rue de Courcelles, au troisième étage, dans l'appartement de M. et de M^{me} Griblette. Les enfants de M. et de M^{me} Griblette jouent dans la chambre qui leur est destinée. C'est Toto, dix ans, et sa sœur Germaine, sept ans, qui se livrent à des plaisirs tumultueux.

Toto (à sa sœur). — Chut !... Voilà maman qui va prendre sa leçon de chant avec Mlle Cornet.

GERMAINE (imitant de vagues vocalises). — A. A. A. A. A.

GERMAINE. — Oui, mais, maintenant, à quoi qu'on va jouer, nous deux ? Si on ne peut plus faire de bruit, on ne va plus s'amuser !

Toto. — Si ! On va jouer aux dominos. Ça ne fait pas de bruit et c'est amusant tout de même.

(Les enfants se mettent à jouer aux dominos.)

II
Dans le salon. M^{me} Cornet est au piano. M^{me} Griblette, debout, ouvre la bouche et ferme les yeux, tout en faisant de pitoyables vocalises.

M^{me} GRISETTE. — A. A. A. A. A.

M^{me} CORNET. — Ça n'est pas mal. Recommencez !

(Elles recommencent.)

III
Sur le palier, M. Griblette rentre chez lui en s'effaçant devant un gros monsieur qu'il a rencontré au bas de son escalier.

GRISETTE. — Entrez, entrez ! cher monsieur d'Origon. Vous voyez que je suis exact à notre rendez-vous. J'avais été obligé de sortir, mais je savais bien que je ne vous ferais pas attendre.

M. D'ORIGON. — Vous êtes l'exactitude même, cher monsieur Griblette.

GRISETTE (s'installant à sa table, dans son cabinet). Il prend un air pénétré. — Cher monsieur d'Origon, depuis que j'ai causé avec vous de nos mines de ciment des Pyrénées-Orientales, j'ai reçu des renseignements précieux. C'est ainsi que nous pourrions arriver à un rendement tel que, d'ici un an, nous distribuerions au capital un premier dividende de vingt-neuf pour cent.

M. D'ORIGON (remuant la tête). — Oui, oui...

GRISETTE. — C'est merveilleux ! Par conséquent, les deux cent mille francs que vous allez mettre dans notre affaire vous rapporteront...

M. D'ORIGON (vivement). — Pardon ! Pardon !... Je n'ai rien promis...

GRISETTE. — Soit !... Mais votre intérêt même...

En ce moment, sa voix est couverte par des cris terribles qui viennent du salon. En même temps, le piano fait rage. Et même, bientôt, on entend deux voix qui se mêlent en hurlant. C'est M^{me} Cornet qui, emportée par son enthousiasme, chante en même temps que son élève.

M. D'ORIGON (aimable). — C'est M^{me} Griblette qui prend une leçon de chant ?

GRISETTE (furieuse). — C'est ma femme, en effet. Mais je vais la prier de se taire ! (Il se lève.)

M. D'ORIGON (général). — N'en faites rien ! Elle paraît avoir une bien jolie voix !

GRISETTE (se dirigeant vers le salon). — Peut-être ! Mais nous avons à causer sérieusement.

IV
Dans le salon. Griblette, les yeux hors de la tête, a fait interruption. Les deux femmes se sont tuées subitement.

GRISETTE. — Ah ça ! Etes-vous folles !... Je suis en affaires et vous criez comme des chats qu'on écorche !

(Il sort.)

M^{me} GRISETTE (se drapant de dignité). — Que pensez-vous de cette inconvenance, chère mademoiselle Cornet ?

M^{me} CORNET. — Vous viendrez dorénavant prendre vos leçons chez moi !...

V
Dans le cabinet de Griblette qui a repris sa place derrière sa table.

GRISETTE. — Pour vous, qu'est-ce que deux cent mille francs ?

D'ORIGON (froideur). — Pardon ! Pardon !...

(Ils continuent à causer.)

VI
Dans la chambre des enfants.

GERMAINE. — On n'entend plus rien ! Maman a fini sa leçon. Rejoignons l'ours !

Toto. — Non. Faut changer. Nous allons jouer à la Victoire. Tu vas souffler dans ma trompette et je chanterai la Marseillaise.

(Ainsi font-ils.)

VII
Dans le cabinet de Griblette.

GRISETTE (horrifié). — Qu'est-ce que c'est encore ça ?

D'ORIGON (ironique). — Ce sont sans doute nos charmants enfants qui s'amuse ?

GRISETTE (debout). — Eh bien ! ils vont avoir de mes nouvelles !

Il sort. On entend le bruit de deux gifles formidables bientôt suivies de bruyants sanglots. Pendant ce temps-là, M. d'Origon s'est levé et a pris sa canne et son chapeau. Quand Griblette rentre, il aperçoit d'Origon debout, prêt à partir.

GRISETTE. — Eh quoi !... Vous vous en allez ?

D'ORIGON (glacial). — Oui, je crains de vous déranger. Je vais réfléchir... Je vais penser à ce que vous m'avez dit... Je vous écrirai... (Il sort très froidement.)

VIII
Dans tout l'appartement, Griblette se précipite de pièce en pièce. Il renverse des tables et des sièges. Il crie :

GRISETTE. — J'ai raté mon affaire !... Vous me faites perdre deux cent mille francs ! Ces enfants avec leur trompette, et toi avec ta voix comme une charnière...

M^{me} GRISETTE (pâlisante). — Une charnière ?...

GRISETTE. — Oui ! et rouillée encore !...

M^{me} GRISETTE (prenant ses enfants dans ses bras). — Venez avec moi, mes chéris ! Venez chez votre grand-mère. Là, vous pourrez jouer sans qu'un père sans entrailles vous martyrise ! (A son mari) Adieu, monsieur !... Il ne me plaît plus d'être votre victime !

GERMAINE (bas à Toto). — Dis, Toto ! Chez grand-mère, t'oublieras pas d'emporter l'ours !

Toto. — Laisse donc ! Je parie que demain on sera rentré ici ! Ça a été la même chose quand on est revenu de la campagne...

GERMAINE. — Ah !... Alors !...

Pierre VALDAGNE.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

LES TROUPES BRITANNIQUES ONT OCCUPÉ COLOGNE A LA DEMANDE DES HABITANTS

Après le départ des soldats allemands, des désordres furent provoqués par des bolchevistes.

AIX-LA-CHAPELLE, 6 décembre. — Voici le jour que nous attendions avec un légitime désir, celui de la dernière étape de notre marche triomphale. Voici Cologne : nous y serons quand vous recevrez ces lignes.

Déjà la cavalerie britannique campe, depuis hier, autour de la ville, et, ce matin même, 6 décembre, une brigade d'infanterie s'en fut occuper les ponts sur le Rhin. L'événement a devancé de deux jours au moins les prévisions. Nous marchions vers Cologne et le Rhin, et voilà qu'il a fallu y courir, appelés par les populations elles-mêmes. Voici dans quelles circonstances vraiment curieuses :

Le 3 décembre, les dernières troupes allemandes ayant quitté Cologne, certains éléments de la population soi-disant bolchevistes commencèrent à semer le trouble dans la ville et à piller les magasins. Le bourgmestre crut devoir faire appel au secours des arrière-gardes allemandes ; celles-ci rentrèrent dans la ville, et si les renseignements que nous nous proposons de contrôler demain sont exacts, employèrent la manière forte, allant jusqu'à tirer sur la foule.

Une contre-révolution était à craindre ; c'est alors que les autorités de Cologne demeurées en fonctions s'abouchèrent téléphoniquement avec le général commandant la cavalerie britannique qui se trouvait encore à deux jours de marche de la ville et réclamèrent la protection des troupes alliées.

Une division de cavalerie, brûlant les étapes, arriva le 5 décembre devant Cologne et établit un cordon autour de la ville. Le même jour, dit-on, deux meetings monstres eurent lieu dans la ville, au cours desquels on vota une résolution demandant la constitution d'une République indépendante des pays rhénans et de la Westphalie.

Ce matin, 6 décembre, une brigade d'infanterie anglaise, accourue à marches forcées, prenait possession des ponts sur le Rhin, mais l'entrée officielle des troupes dans la ville de Cologne n'aura pas lieu avant quelques jours.

Il y a gros à parier, étant donné ces circonstances, que les troupes alliées ne trouveront pas un mauvais accueil auprès des habitants de la capitale rhénane.

Nous sommes dans un pays vaincu, occupé, dont les villes fournissent des contributions et des otages, et malgré cela, j'en tire légitimement deux conclusions : la première, c'est que la population de la Prusse rhénane, pour ne pas dire plus, ne nous est pas hostile, et la seconde, c'est qu'elle idolâtre la force et toutes ses manifestations, d'où qu'elles viennent.

Il nous revient de partout ici que les troupes allemandes revenant du front de Belgique et de France ont défilé dans les villes et dans les villages allemands comme des troupes victorieuses, entre des haies de drapeaux et sous des arcs de triomphe ; des inscriptions saluaient l'armée en ces termes : « Honneur aux vaillantes troupes qui ont protégé le Deutschland ! »

On me signale un article de la Gazette de Francfort, qui fait observer que si les Français ont occupé l'Alsace et la Lorraine ils n'ont conquis ni l'une ni l'autre : vous apercevez la nuance. Il s'agit de convaincre le peuple allemand que son honneur militaire est intact, et qui si l'Allemagne a dû cesser de faire la guerre c'est qu'elle y a été contrainte par des considérations de politique intérieure ; l'armistice n'est qu'un incident — mettons un accident — dans la vie politique de l'Allemagne. Neuf Allemands sur dix professent ici ces opinions.

Et comment en serait-il autrement, quand le pays a si peu souffert ? La vie des villes et des campagnes est normale ou à peu près normale ; tous les édifices sont debout ; on n'a connu ici de la guerre que quelques raids d'avions.

Il faut voir l'activité industrielle des environs d'Aix-la-Chapelle, de Stolberg, de Dürer, les cheminées d'usines empanachées de fumées, les hauts fourneaux sous pression, il faut voir cela et le comparer aux ruines de notre pays pour comprendre pourquoi ce peuple vaincu marche la tête haute, pourquoi il a le sourire et l'impudence de la joie, pourquoi, si nous n'y prenons garde, les dirigeants qui savent pourraient être tentés d'exploiter éventuellement l'erreur colossale de ceux qui ne savent pas.

L'occupation par les Alliés du territoire ennemi

COMMUNIQUÉ AMÉRICAIN (8 décembre). — Au nord de Boos, des unités de la troisième armée américaine ont avancé aujourd'hui, atteignant la ligne Meckenheim-Kempnich.

Au sud de Kempnich notre ligne n'a pas bougé.

LE "TIP" remplace le Beurre

2 fr. 45 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Commerce. Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilos 10 fr. 65 ; 4 kilos 20 fr. 65. AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris.

STRASBOURG PAVOISÉ AUX TROIS COULEURS

A tous les carrefours sont des inscriptions de bienvenue : « A Foch, à Clemenceau, à Poincaré, aux libérateurs de l'Alsace. »

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Strasbourg, 8 décembre.

A Strasbourg, tandis que Metz recevait la consécration officielle de son retour à la mère patrie, la ville se parait pour fêter la grande solennité qu'elle attend dans une fièvre joyeuse. Jamais on n'a vu autant de drapeaux — les pavois des fenêtres de Paris ne sont que pauvres parures auprès de l'ornementation des maisons strasbourgeoises. C'est sur la place Kléber, sur les vastes avenues, sur les quais de l'Ille et dans les petites rues étroites de la vieille ville, ainsi qu'aux abords de la cathédrale, un immense frémissement tricolore dont le battant dans l'air léger se perpétue comme celui d'un cœur, et n'est-ce pas le cœur — le cœur incommensurable — de l'Alsace, toute livrée, qui bat passionnément autour de nous !

Piqués au milieu des trois bandes bleu, blanc, rouge, apparaissent pourtant, par places, en hommage aux aides décisifs de la dernière heure, les stars and stripes de la bannière américaine.

On a raconté que les Strasbourgeois qui avaient acquis des Allemands de l'aniline et de la teinture rouge s'en étaient servis pour fabriquer des drapeaux avec des serviettes. La fable est aimable, mais il semble que ce ne soit qu'une fable, car les emblèmes sont de bel aspect. Beaucoup de drapeaux de vastes dimensions sont même en soie, et partout des girandoles, des tentures tricolores, des inscriptions de bienvenue : « A Foch, à Clemenceau, à Poincaré, aux libérateurs de l'Alsace ! », et aussi des lampons, des quantités de lampons et de ballons, tricolores eux aussi. La fête de nuit ne le cédera en rien à la fête de jour.

Déjà ce soir, la ville est en fête, et tard dans la nuit, après que les orchestres se sont tus dans les cafés, des chœurs où se mêlent aux voix de nos soldats les voix fraîches des jolies Alsaciennes lancent, Madelon, rien que Madelon, à tous les échos de la vieille cité. Les soldats — nos soldats — on les voit partout, un peu gênés parfois pour retrouver leur cantonnement, car tout le monde ici ne parle pas encore français, mais on s'entend tout de même.

Quel accueil, monsieur, me disait tout à l'heure un brave territorial, dont la manche gauche se pare de six brisques, on n'imagine pas les efforts qu'ils font pour nous comprendre, et comme ils sont gentils avec nous. Il y en a un bien quelques-uns qui ont de mauvais sourires, mais ceux-là, pas vrai, on n'a pas besoin de leur demander l'acte de naissance de leurs parents pour savoir « d'où qu'ils » viennent ? Les autres, ah ! les autres, voulez-vous que je vous dise ce qui m'a le plus touché : eh bien ! ils nous envoient leurs pelles, et tellement et si bien qu'ils nous tendent les bras tout seuls. Avec ces enfants-là, bientôt, on pourra parler français.

Les Alsaciens-Lorrains et le maréchal Foch

Sous la présidence de M. J. Sansbœuf, maire adjoint du huitième arrondissement, président de la Fédération des sociétés alsaciennes-lorraines de France et des colonies, et président général des Vétérans des armées de terre et de mer de 1870-1871, il vient de se constituer à Paris un comité à l'effet d'offrir un souvenir au maréchal Foch, au nom des Alsaciens-Lorrains.

Le siège du comité est provisoirement à l'adresse du président, 91, boulevard Malesherbes (8^e arrondissement), où peuvent être adressées les adhésions et souscriptions.

La Suède rompt avec les bolcheviks

STOCKHOLM, 8 décembre. — Le gouvernement suédois a rappelé ses représentants diplomatiques et consulaires de Russie à l'exception de deux fonctionnaires de la légation.

M. Vorovsky, représentant du gouvernement du Soviet à Stockholm, ayant employé le courrier diplomatique à la propagande bolcheviste a été invité à quitter la Suède.

Tous les Suédois résidant en Russie ont été avisés de revenir en Suède.

Une protestation du Conseil national yougo-slave

ZAGREB, 8 décembre. — Les journaux publient la protestation suivante du Conseil national yougo-slave adressée au vice-amiral Gauchet, commandant en chef des forces navales alliées à Corfou :

« Par la note télégraphique d'hier, le Conseil national yougo-slave a eu l'honneur de communiquer à Votre Excellence qu'il consentait à mettre à la disposition de l'Entente et des Etats-Unis toute sa flotte, ainsi que toutes les fortifications du littoral de l'Etat des Serbes, Croates et Slovènes. Le Conseil national estime que cette convention n'autorise pas les forces de terre et de mer italiennes à occuper, à elles seules, nos ports et nos fortifications, nos navires de guerre, et à contraindre nos officiers de marine et nos garnisons à les quitter.

« Le Conseil national se voit forcé de protester contre de tels procédés. Connaissant les hauts sentiments de justice, de bienveillance et d'amitié pour notre cause, dont la preuve a été déjà donnée par Votre Excellence, le Conseil national prend la liberté de s'adresser à vous, monsieur le vice-amiral, en vous priant de vouloir bien intervenir, afin que nous puissions disposer de nos navires et de nos fortifications en vertu de ladite convention. »

LES PARTISANS DE LIEBKNECHT ESPÈRENT TOUJOURS RENVERSER LE GOUVERNEMENT

N'ayant pas réussi leur coup de force ils tentent maintenant de provoquer la grève générale.

BALE, 8 décembre. — D'après les journaux de Berlin, hier après midi, un cortège imposant de manifestants, avec une auto-mitrailleuse, parcourut les « Linden » sous la conduite de Liebknecht.

Les manifestants s'arrêtaient devant chaque établissement public, Liebknecht prononçant des discours dans lesquels il attaquait violemment Scheidemann et ses partisans. La foule ayant voulu pénétrer de force dans la bibliothèque, la garde de l'établissement se prépara à mettre les mitrailleuses en action, sur quoi la foule fit volte-face, criant : « Ne versons pas le sang de nos frères ! »

Devant les bâtiments de la place de Berlin, où s'était rassemblée une foule de plusieurs milliers de personnes, Liebknecht attaqua, dans un discours d'une extrême violence, Wels, commandant militaire de Berlin.

La grève générale en perspective

BERNE, 8 décembre. — Les éléments extrémistes qui, dans la journée du 6, ont échoué dans leur tentative de coup de force, ne s'avouent pas vaincus. Tandis que le gouvernement délibère et reprend ses relations avec le Comité exécutif du conseil socialiste, celui-ci prépare une grève générale, fait une active propagande parmi les ouvriers des usines de munitions et s'efforce de grouper les chômeurs dont le nombre augmente constamment. Il dispose d'armes et de munitions, d'auto-mitrailleuses et d'auto blindées.

Les Politische Parlamentarische Nachrichten, organe officiel de Ebert, reconnaissent que les événements du 6 décembre ont profondément troublé la classe ouvrière berlinoise.

Des dépêches ultérieures apprennent que, dans l'après-midi d'hier, une grande réunion s'est tenue dans la salle Germania. A l'issue de cette réunion, plus de 2.000 ouvriers se sont formés en cortège et, précédés de drapeaux rouges, se sont mis en marche dans la direction du Pariserplatz.

Une manifestation plus importante s'est déroulée dans le « Tiergarten », vers deux heures de l'après-midi. Les ouvriers des fabriques de munitions avaient répondu en grand nombre à un appel à la grève générale distribué dans la matinée.

L'armée Mackensen serend au général Berthelot

AMSTERDAM, 6 décembre (Retardée en transmission). — Suivant un télégramme de Berlin, l'armée du maréchal Mackensen s'est rendue au général français Berthelot, jeudi dernier, à Hermannstadt.

M. Wilson médiateur entre le Pérou et le Chili

SANTIAGO-DU-CHILI, 8 décembre. — L'ambassadeur des Etats-Unis a remis au président un message de M. Wilson offrant sa médiation et exprimant le désir que le différend entre le Pérou et le Chili se règle amicalement.

Le président a répondu en exprimant sa gratitude.

Les bolcheviks attaquent des postes polonais

BERNE, 8 décembre. — Le Bureau de presse polonais apprend, de source officielle que, dans plusieurs endroits en Pologne, notamment à Wlodawa, des bandes de bolcheviks ont attaqué les postes militaires polonais, faisant usage de mitrailleuses.

COLLISION DE TRAINS

CHATEAUX-ROUX, 8 décembre. — Deux trains de permissionnaires, qui regagnaient le front, sont entrés en collision à 1.800 mètres de la gare de Luthiers. Le premier train, arrêté par le signal sémaphorique, fut heurté par le second, qui marchait à une assez grande vitesse. Vingt wagons furent réduits en miettes. On compte 68 tués et 151 blessés.

Mouvement judiciaire

Par décret sont nommés : Président à la cour d'appel de Paris, M. Pringué, conseiller à la dite cour ;

Conseillers à la cour d'appel de Paris, M. Lepelletier, substitut du procureur général près ladite cour, et M. Hirsch, juge d'instruction au tribunal de la Seine ;

Substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris, M. Prouharam, substitut du procureur de la République au tribunal de la Seine.

NOUVELLES BRÈVES

— Hier matin, M. Crouzet, soixante-six ans, fabricant de gâteaux pour écoliers, a été trouvé assassiné à son domicile, 27, rue du Pressoir. MM. Deiss, juge d'instruction ; Mouton, directeur, et Tanguy, commissaire de la police judiciaire, se sont transportés sur les lieux. L'appartement de la victime a été visité de fond en comble par les ou les assassins, qu'on recherche activement.

— Hier sont arrivés à Marseille les paquebots Oudja, Savoie, Corsica, Santa-Pola, Holmès-Island.

LES RÉSULTATS SPORTIFS

CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — Résultats :

Prix des Abonnés (scratch 1.500 mètres). — 1. Bellivier, 2. Chassot, 3. Prudhomme.

Prix Nélson (scratch 1.000 mètres). — Séries gagnées par Martin, Chardon, Bellivier, Dupont et Johay. Finale : 1. Martin, 2. Bellivier, 3. Johay.

Course de Primes (3.000 mètres). — Primes enlevées par Michot (1), Chassot (2), Catudal (1), Choque (1). Prime finale : 1. Besson, 2. Chassot, 3. Cousséau.

Les 400 Tours (100 km. à l'américaine, par addition de points) : 1. Egg-Alavoine, 76 points, en 2 h. 30 m. 12 s. 2/5 ; 2. Vandenhove-Trouve, 45 p. ; 3. Ellegard-Thys, 35 p. ; 4. Beyl-Larrue, 34 p. ; 5. Sergeant-Jusset, 22 p.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les Belges contre Paris. — Le match qui opposait la Sélection Belge du Havre contre une équipe parisienne de l'U.S.F.S.A. s'est terminé par la victoire des Belges, qui ont marqué 2 buts contre 1 aux Parisiens.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Equipes premières : Ancienne de Paris bat A.S. de la Seine par forfait ; F.C. Dyonisien bat C.A. Dyonisien, 3 buts à 1.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes premières : Olympique bat C.A. de Paris, 4 buts à 2 ; Red-Star A.C. bat E.S. XIII, 5 à 2 ; U.S. Suisse bat C.F.C. Cosma, 3 à 0. Equipes réserves : Olympique bat C.A. de Paris, 3 buts à 0 ; Club Français bat S.O. Audonien par forfait.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. — Equipes premières : U.S. Auteuil bat Championnat Sports, 4 buts à 1 ; Patronage Hirondelles et J.A. Levallois font match nul (4 à 4) ; Saint-Louis de Vaugirard bat S.A. Drancy, 3 à 2.

Matches d'entraînement. — Equipes premières : Gallia bat U.S.A. Chichy par 1 à 0 ; Légion Saint-Michel bat P.U.C. 4 à 1 ; C.G. Entrainement bat C.A.S. Générale, 3 à 0.

FOOTBALL-RUGBY

Le match Probables-Possibles. — Au Parc des Princes, les Probables du Nord ont battu les Possibles par 18 points à 6.

A l'entraînement. — Stade Français (1) bat A.S. de la Seine (2) par 21 points à 6.

HOCKEY

Matches : Enghien H.C. (1) bat A.S. de la Seine (1) par 4 buts à 1 ; A.S. de la Seine (2) et Olympique H.C. (2) font match nul (2 à 2) ; A.S. de la Seine (dame) bat Académie 4 à 3. — G. Le G.

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE

LA PLUS COMPLETE ET LA PLUS EXACTE
AVEC TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX
PARUS PENDANT LES HOSTILITÉS

est fournie par la collection d'EXCELSIOR depuis août 1914. — Quelques-unes peuvent encore être livrées. — Demander conditions spéciales à nos bureaux.



Que peu de temps suffit
pour changer
toutes choses !

**PILULES PINK
POUR
PERSONNES
PALES**

ÉCLAIRAGE

(Dessin inédit d'Albert Guillaume)



— Comment ! Encore une nouvelle robe !... et un chapeau neuf !
— Vous pensez bien que maintenant que l'on voit clair sur les boulevards...

B L O C - N O T E S

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. De France, ministre de France en Belgique, et Mme De France, qui avaient accompagné les souverains belges, lors de leur visite à Paris, sont partis hier matin pour Bruxelles.
— M. Wood Bliss, qui a rempli temporairement, pendant quelques mois, les fonctions de ministre à la légation des Etats-Unis de la Haye, est de retour à Paris, où il a repris son poste de premier secrétaire. Mme Bliss l'accompagnait.

FIANCAILLES

— On annonce les fiançailles du comte Joachim de Dreux-Brécé, fils du comte Edouard de Dreux-Brécé et de la comtesse, née Bernis, décédée, avec Mlle Dolly de Spacy, fille du baron de Spacy et de la baronne, née Mertian, décédée.

DEUILS

— Les obsèques de S. A. R. Mgr le prince Antoine d'Orléans et Bragança, capitaine au Royal Canadian Dragons, décédé des suites d'un accident d'aviation, près de Southgate (Angleterre), et dont le corps a été transporté et déposé à la chapelle royale de Dreux, seront célébrées le mardi, 10 courant, à onze heures. Gare des Invalides, train direct de 8 h. 10. Retour par le train de 16 h. 57. En raison des circonstances, il n'a pas été possible d'obtenir un train spécial.

Le même jour, à dix heures, une messe sera dite en la chapelle de la Compassion, route de la Révolte, à Neuilly.

Nous apprenons la mort :

De la comtesse d'Armaille, née de Ségur, décédée en son domicile du square de Messine ;
De M. Emile de Monsie, directeur honoraire des contributions directes, décédé à soixante et onze ans, à Saint-Pardon (Gironde), père de M. de Monsie, député, ancien sous-secrétaire d'Etat ;

De Mme Léopold Louis-Dreyfus, veuve du fondateur de la maison de ce nom, commandeur de la Légion d'honneur, consul général de Roumanie à Paris, décédée âgée de soixante-dix-huit ans, en son domicile, avenue des Champs-Élysées, 77 ;

De comte Henri de Beaupol de Saint-Aulaire, mort dans un hôpital militaire de Saintes, des suites de ses blessures.

BIENFAISANCE

— Le Vestiaire Remo-Ardennais, désireux d'aider S. E. le cardinal Luçon, qui, à l'occasion des fêtes de Noël, fera une distribution de vêtements aux habitants des régions reconquises de son diocèse, recevra avec reconnaissance les dons en nature et en argent. Les adresses à Mme la supérieure des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 9, boulevard de Courcelles.

— Les 11 et 12 décembre, aura lieu, 2, rue Rouget-de-l'Isle, la vente de charité organisée par l'œuvre de l'Aïné dévastée, au profit des régions libérées de ce département. Les dons sont reçus également 29, boulevard Malesherbes, au siège de l'œuvre.

— La vente annuelle de charité, au profit de l'Association des anciennes élèves des Maisons d'éducation de la Légion d'honneur, aura lieu au palais de la Légion d'honneur, 44, rue de Lille, les 11 et 12 décembre courant, de 2 à 6 heures, sous la présidence de Mme la générale Dubail.

POUDRE DE BEAUTÉ
E. COUDRAY
TALISMAN DE JEUNESSE IDEAL
La Poudre Parfaite tant souhaitée
La Boîte 5.25 — En Vente Partout et
348, rue St-Hippolyte (Paris) (face de la place Vendôme)

VILLEGIATURES

La Côte d'Azur
ILLUSTRÉE, MON-DAINE, publiée durant l'hiver la LISTE OFFICIELLE des ÉTRANGERS de la Riviera. L'Office de la Côte d'Azur a à Nice renseignements sur tout séjour en hôtels, villas, etc. Adresser abonnements et publicités par EXCELSIOR.

BANDOL — SUR-MER, Climat idéal. Site merveilleux. GOLF-HOTEL. Tous les confort.

CANNES — VILLA ZELIE, Sup. app. mbl. à louer saison, 1. conf. Jard. soleil, s. d. b., vue idéale. Ecr. au ppe pour ind. rec. plan vue prix.

MENTON — GARAVAN, CECIL HOTEL. 1^{er} ord. Nouv. constr. Site merv.

MONACO — CARLO, Bristol-Majestic (chauffeur), face la mer, 2 mbl. Casino.

NICE — ASTORIA, Family Hotel, Confort, Jardin.

NICE — CONCORDIA HOTEL, Grand confort, Plein centre. — Ouvert toute l'année.

NICE — CIMIEZ, EXCELSIOR-REGINA, Panorama unique au monde.

NICE — HOTEL DES ANGLAIS ET RUSS, sous la direction de J. Alelli, de Vichy.

NICE C^o HOTEL DE CIMIEZ, Situation incomparable, élevée, Grand parc.

NICE — HOTEL DE LUXEMBOURG, Promenade des Anglais. — Ouvert toute l'année.

NICE — HOTEL DES ÉTRANGERS, 2, r. du Palais. Même prop.

NICE — HOTEL NOAILLES, Gd meublé, près gare et poste. Confort moderne.

NICE — HOTEL NEGRESCO, Promenade des Anglais.

NICE — O'CONNOR, Toujours ouvert.

NICE — HOTEL PETROGRAD, Promenade des Anglais, Gd jardin, face à la mer.

NICE — CIMIEZ, RIVIERA-PALACE, Sér. idéal, absol. mod^e. Merveill. parc de 30.000 m.

NICE — HOTEL SCRIBE, Dernier confort.

NICE — HOTEL WESTMINSTER, Promenade des Anglais, Cuisine franç^e. Px modérés.

NICE — WEST END HOTEL, Sur la Promenade des Anglais. — Confort moderne.

NICE — CIMIEZ, WINTER-PALACE, Dernier confort. Légère altitude, Parc.

Les Pyrénées
VERNET-LES-BAINS Etablissement thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL, Villas, SENEQUE, administr.

ŒUFS — FRAIS de poules en nombre. N° 10. — NEWTON'S, 18, rue d'Angoulême, Paris. Châssis, etc.

SALLES DE VENTES
HERZOG
41, rue de Châteaudun. — PARIS
Pendant tout le mois, bibelots, objets d'art, ameublements. Etranges utiles. Occasions solides à très bas prix. Provenant de collections. Ventes après décès, séquestres, saisies et par autorité de justice. Les Galeries Herzog sont ouvertes les dimanches et fêtes.

ROSES D'HORTYS le Parfum de la Fleur.

PUISQUE nous avons un sous-secrétaire d'Etat de la Démobilisation, nous allons pouvoir attirer son attention sur l'opportunité d'un désarmement partiel auquel notre renom de tact et d'esprit, à défaut de la défense nationale, est directement intéressé. Ne pourrait-on suspendre désormais la fabrication intensive de ces canons et de ces munitions en carton-pâte et en papier doré dont nos commerces de luxe ont fait un usage un peu abusif ? Va-t-on continuer longtemps à offrir des fruits glacés dans une torpille à la veuve d'un marin ou une grenade chargée de bonbons à un orphelin de la guerre ? Il n'est, hélas ! pas une famille en France où ces instruments de mort ne rappellent quelque douloureux déchirement. Pourquoi en faire des thèmes de réjouissance ? Il y a là, à la fois, une faute de goût et une profanation. Et quel symbolisme fâcheux nous apportent parfois certaines de ces fantaisies ! On lance, en ce moment, dans le rayon des articles de pitié, le chapelet enroulé dans un petit obus en aluminium ! Il n'est pas besoin d'être catholique pratiquant pour être choqué de ce rapprochement. Donner à l'image du doux Nazaréen qui apporta sur la terre la loi d'amour cette prison belliqueuse, confier aux mains innocentes d'une première communiant ce engin sanglant qui évoque le règne de la violence et de la haine, imposer un tel véhicule à la prière pour la faire monter au ciel... voilà qui n'est pas précisément conforme à la morale évangélique.

EMILE.

Le jardin défleuri

A la pointe — je devrais dire à la proue — de la Cité, entre le square de l'archevêché et le chevet de Notre-Dame, se trouve un délicieux jardin, miraculeusement discret et herbeux. C'est là que prennent leurs inva-

lides, autour du tombeau des archevêques, les guivres, les gargouilles, les saints effrités, défilés de leurs places hautes, sur le mystique vaisseau, par le zèle enragé des restaurateurs. Le lierre indigent recouvre de ses fertiles innombrables les monstres mutilés.

Lors des gothas et des berthas, pour protéger les statues du moyen âge (de Viollet-Leduc), on bouleversa le jardin. On arracha les rosiers, on enleva, pour remplir les sacs protecteurs, la terre des allées. Des ouvriers sacrilèges blessèrent de leurs rudes mains les statues invalides.

On désensévelt en ce moment les porches de la cathédrale. Ne pourrait-on pas remettre où on a prit la terre des sacs, replanter les rosiers, retracer les allées, redresser les pierres vénérables géantes — en un mot, enlever à ces lieux, jadis « charmants », l'aspect ruineux et désolé qui fait croire à l'explosion d'une bombe ou d'un obus ?

A la manière de Henri IV

Il n'y a guère, raconte un de nos confrères espagnols, Alphonse XIII, à Saint-Sébastien, faisait en auto une promenade matinale. Il croisa un jeune paysan qui, son léger bagage au bout du bâton sur l'épaule, s'en allait en chantant vers la ville. Le roi ordonna au chauffeur d'arrêter... Puis s'adressant au piéton :
— Où vas-tu ? lui demanda-t-il.
— A Saint-Sébastien, explique le jeune homme. Je dois me présenter aujourd'hui à la caserne pour y être incorporé.
— Mets-toi là, propose le souverain.
Et, l'auto, virant de direction, file vers Saint-Sébastien.

Aux environs du Palais Royal, Alphonse XIII prend congé du futur pioupiou. Et, glissant quelques billets dans sa main hésitante :
— Mon brave, lui dit-il, je ne t'accompagne pas jusqu'au quartier, de peur qu'on ne nous garde tous les deux.

Cette bonhomie du roi rappelle, n'est-ce pas, la simplicité goguenarde de son aïeul Henri IV.

Vieilles hardiesses

Quelques écrivains, éperdument classiques, ont beaucoup reproché à Edmond Rostand la hardiesse, par trop romantique, de ses enjambements de vers. Ils oublient que les auteurs, aux purs âges classiques, ne dédaignaient pas ce mode fleuveux de rompre la monotonie de l'alexandrin. Ainsi vous trouvez dans une tragédie de Garnier :

— Accordés-vous donc ce qu'il vous demanda :
— Je l'accordai, mon fils à la recommandation. Sols donc en paix !...

Les chansonniers pratiquèrent aussi l'enjambement, témoin ce début de couplet du spirituel Désaugiers :

Je vais vous faire ici ma gé-
néalogie entière :
De quatorze ans je suis âgé...
Et ce cocasse couplet de romance d'un auteur oublié :

Que ne suis-je l'heureux campfire
De ton palais prisonnier !
Oh ! je m'essayerais quand tre-
donnerait ton doux gosier !

Et, pour finir, ces deux vers célèbres d'une tragédie dramatique :

Nous ne passâmes point par la fenêtre, car
La porte était ouverte, et nous passâmes par...

LE PONT DES ARTS

Dans le dernier numéro du *Mercur* de France, des souvenirs mélancoliques et attendrissants de M. Jean-René Mauvel, sur notre regrettable collaborateur « Guillaume Apollinaire à la caserne », Artiste à Nîmes, au 38^e, le bon poète d'Alcools ne trouvait pas que le cheval fut la plus noble conquête de l'homme. Il était, paraît-il, assez mauvais cavalier... Mais il se consolait de ses disgrâces hippiques par de curieuses distiques dans le goût de celui-ci :

L'artillerie est l'art de calculer les angles,
Et l'équitation de bien serrer les sangsues.

LE VEILLEUR.

LA LIQUEUR BÉNÉDICTINE

rappelle que ses bouteilles en bon état et exemptes de mauvais goût sont reprises à Paris et en province par les principaux négociants en liquides et épiciers, et, en outre, dans les agences de la Société Bénédicte : à Paris, 76 boulevard Haussmann ; à Marseille, 42, rue de la République ; à Bordeaux, 108, cours de Verdun.

UNE EXPÉRIENCE DE 4 ANS DE GUERRE

Il a été prouvé que la plupart des types de bandes munitaires actuellement en usage avaient plus d'inconvénients que d'avantages. Après de sévères essais, M. L.-E. Chomier, fabricant à Saint-Etienne, a réalisé un modèle extensible, solide, pratique et élégant, vendu sous la marque « TousSports » dans les magasins bien assortis. Avis aux soldats, cyclistes, chasseurs.

A défaut d'eau de

VITTEL GRANDE SOURCE

prenez les

"Sels de VITTEL"

42, rue de Paradis - PARIS X^e

et toutes bonnes pharmacies

La boîte de 12 Tubes... Sels effervescents... 3 frs.

Pour 12 bouteilles d'eau... Sels non effervescents... 2 frs. 50

France par poste recommandé 0 fr. 50 en sus.

Plaies, Brûlures

GOMENOL

ONGUENT-GOMENOL ou (Le tube 4 francs)

OLEO-GOMENOL à 33% (Impôt compris)

Dans toutes les bonnes pharmacies. — Renseignements et échantillons : 17, rue Ambroise-Thomas, Paris.

GARDE-CHASSE

peralt également de tous travaux à la campagne, excellentes références.

Ecrire : secrétariat direction Excelsior, 18, rue d'Enghien, Paris.

REDACTION & ADMINISTRATION

d'EXCELSIOR

20, rue d'Enghien — PARIS (X^e arr.)

Téléph. : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15-00

Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

TARIF DES ABONNEMENTS

France... 3 mois, 10 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; 1 an, 35 fr.

Etranger... 3 mois, 20 fr. ; 6 mois, 36 fr. ; 1 an, 70 fr.

PUBLICITÉ, 11, bd. Italiens, Tél. Gut. 12-45. Cent. 80-88

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

COMMISSAIRES-PRISEURS

SUCCESSION DE M. GEORGES BOIN

OBJETS D'ART ET D'ANEUBLEMENT

TABLEAUX — PASTELS — DESSINS

des Ecoles anglaise, française et autres, par ou

attribués à L. BOLLIG, Desportes, Drouais,

Th. Lawrence, Le Prince, Natier, Perronneau,

Tournaïens, etc.

Porcelaines anciennes

ORFÈVRES — OBJETS DE VITRINE

Argentierie ancienne — Boîtes — Miniatures

Bijoux — Etuis — Flacons — Sculptures

SIÈGES ET MEUBLES ANCIENS

Vie ap.éc. Hôr. Drouot, s. 6, 17 et 18 déc. Exp. 16

C. pris^e : M^e F. VIVAREZ, 8, r. de la VictoireC. pris^e : M^e F. LAIR-DUBREUIL, 6, r. Favart

Exp. : MM. Pauline et Lasquin, 10, r. Chausat

M. Marboutin, 2, rue de Marseille

LES CORSETS ET LES GAINES

PARABÈRE

sont adoptés par les femmes de goût

12, rue Tronchet, 12, PARIS

Achat de gardes-robres, hommes et dames. Thon,

rue de Poitou, 24, Paris (3^e). Se rend à domicile.

RÉNOVATEUR ROBINET

TEINTURE INSTANTANÉE CHEVEUX et BARBE

17, rue Croix-des-Petits-Champs, PARIS

TOUT POUR TOUS SPORTS

FOOTBALL

ALLEN 42, rue Etienne-Marcel,

Paris. Catal. illustré 1^{er}.

FILS A COUDRE

COTON, LIN et CHANVRE

COTONS et Lins filés p^r tissage

TISSUS, Lainages et Draperies

RUEANS sergés et glacés

L. WELCOMME, E. MORO & C^o

123, Bd Sébastopol, Paris (Cent. 33-23)

Usine à Lyon (Cent. 09-39)

LE PLUS IMPORTANT STOCK DE PARIS

HALLS DE L'ALIMENTATION

50, Rue de la Bourse, LE HAVRE

Vente directe au consommateur. TARIF sur demande.

SUCCESSION DE M. ANTONIN MERCIÉ

OBJETS D'ART ET D'ANEUBLEMENT

Faïences, Porcelaines, Argenterie, Sculptures,

Pendules, Bronzes

TAPISSERIES DU 18^e SIECLE — ETOFFESGravures du XVIII^e siècle

TABLEAUX MODERNES — DESSINS

Bronzes de Barye, Falguère, Pradier, etc.

Vie après décès, requête de M. Valentin, adr. judic.

HOTEL DROUOT, s. 1, 18, 19, 20 et 21 déc. Exp. 17

C. pris^e : M^e F. LAIR-DUBREUIL, 10, r. FavartC. pris^e : M^e MAUGER, sup. M^e H. BAUDOUIN

r. Grange-Batelière, 10 (mobilière)

MM. Mannheim, 7, rue Saint-Georges

MM. Faumelle et Lasquin, 10, r. Chausat

M. Marboutin, 2, rue de Marseille

JOHNSON'S

La MEILLEUR SAVON pour la BARBE

Parf. HYALINE, 37, r. Poissonnière, Paris

MOTEURS BELLEM

PÉTROLE LAMPANT

pour automobiles

et toutes applications

1^{er} et 2^e PRIX

de l'Automobile-Club de France

Société d'Exploitation des Brevets Bellem

et Brégères, 6, rue Saint-Philippe-du-

Roule, Paris (8^e). — Tél. Élysées 10-65.

PASTILLES MIRATON

Constipation

3 fr. CHATELGUYON 3 fr.

POSTAUX FRANCO toutes gares :

BŒUF ASSAISONNÉ soluble, non sucré,

50 boîtes 1^{er} net 40^{fr} CACAO 2^e net 32^{fr} 1^{er}

THÉÂTRES

LES GRANDS CONCERTS

Quoique le programme fût entièrement français, on a dû seuser hier une énorme quantité de monde à la salle Gaveau. Cela prouve, une fois de plus, que notre école fait aujourd'hui recette aussi bien que les écoles étrangères. Puisse nos associations de concerts s'en souvenir !

Pour ouvrir la séance, M. Pierné dirigea, avec toute la pitié admirable qu'il a conservée aux œuvres de son glorieux prédécesseur à l'orgue de Sainte-Clotilde, trois numéros de César Franck : le morceau symphonique de *Rédemption*, le *Chasseur maudit* et, en première audition, le prélude et la 1^{re} scène du 2^e acte de *Giselle*, le drame lyrique posthume du maître, représenté en 1896 à Monte-Carlo.

Dans ce prélude, on retrouve la tournure de phrases et les enchaînements harmoniques chers à l'auteur de *Psyché*. Quant à la scène à laquelle il s'enchaîne, malgré sa belle tenue musicale et ses qualités émotives, elle ne produit pas au concert tout son effet.

Pourquoi M. Roussel, le compositeur de ce délicieux *Festin de l'Araignée*, a-t-il fait suivre son *Poème de la Forêt* du sous-titre de *symphonie* ? Je n'ignore point que le premier morceau : *Renouveau*, très éclatant, et solidement construit, a, dans sa forme, des allures de premier temps de symphonie, mais la fin de ce mouvement lui enlève cette apparence, en le rattachant bien plus au poème symphonique qu'à la symphonie classique.

Et dire qu'une telle partition est restée près de dix ans sans reparaitre sur aucune affiche !

Mlle Croiza a grandement raison de mettre le nom de M. de Bréville à chacun de ses programmes, car elle chante ses mélodies avec un art consommé et avec un charme infini. Ce qu'elle a fait notamment de cette idéale *Bernadette* ne pourra jamais être assez loué. Il faut ajouter qu'elle se montre presque aussi parfaite dans une composition très courte, mais d'une jolie impression, de M. de Serres : *Le Ciel en nuif s'est déplié*, dont c'était la première audition.

Le *Jet d'eau*, de Debussy, fut très applaudi, et le concert prit fin sur la banale *Fête chez Capulet*, du *Roméo* de Berlioz.

Furnand LE BURNE.

LA JOURNÉE :

Opéra, relâche ; demain, 7 h. 30, *Hamlet*.Opéra-Comique, 8 h. 15, *Les Deux coiffeurs*.Opéra-Comique, 7 h. 30, *Louise*.Opéra-Comique, 8 h. 15, *Les Femmes savantes*, la *Jalouse* du *Barbier*.Vaucluse, 8 h. 30, la *Revue de Paris*.Variétés, 8 h. 15, la *Dame de Monte-Carlo*, opérette.

Gaité-Lyrique, relâche.

Trilby-Lyrique, 8 h. 15, les *Mousquetaires au couvent*.Palais-Royal, 8 h. 30, le *Filou*.Châtelet, 8 h. 15, la *Courte au bonheur*.